

—Monsieur le comte, dit-elle à son mari, je viens de signifier à cet homme, qui vous a manqué de respect, que dans quinze jours il serait remplacé.

—C'est le pauvre diable qui paye les pots cassés ! murmura de Saint-Dutasse qui, comme tout le monde, avait entendu la phrase de la comtesse.

—Messieurs, retournons au château, ajouta-t-elle en reprenant le bras de M. de Jozères.

En route, comme ils marchaient un peu en avant, la comtesse, qui maintenant semblait ne plus pouvoir maîtriser une émotion trop longtemps contenue, dit d'une voix navrée au magistrat :

—Mon cher tuteur, j'ai un grand service à vous demander.

—Parlez, mon enfant.

—Je ne crois pas de ma dignité de parler à M. de Gabrinoff du honteux motif qui l'avait entraîné chez Nicole, en l'absence de son père. Je subirai cette douleur sans me plaindre. Mais il est un conseil que je serai heureuse de savoir reçu par mon époux. Si c'est moi qui le lui donne, il l'attribuera à la jalousie et n'en tiendra pas compte. Voulez-vous vous en charger ?

—Je lui répéterai mot pour mot ce que vous allez me dire.

—Qu'il évite pendant quinze jours tout contact avec notre garde congédié. A cette animosité ancienne qu'il avait contre le comte, Cardoze va encore ajouter le nouveau grief d'avoir perdu sa place... et j'ai peur ! ! ! balbutia-t-elle avec un petit frisson qui fit trembler la main qu'elle appuyait sur le bras du magistrat.

—Comptez sur moi, promit M. de Jozères.

\* \* \*

Pendant que la société regagnait le château, Jacques Cardoze, au comble de la joie et tout en avalant à la hâte le souper qui l'avait si longtemps attendu, ne cessait de se répéter :

—Dans quinze jours, je serai libre !

Quand il monta à sa chambre, un mince filet de lumière passait sous la porte de celle de sa fille.

—Es-tu couchée, Nicole ? demanda-t-il sans entrer.

—Pas encore, je me déshabille.

—Tu ne te sens pas malade, mon enfant ?

—Non, petit père, non. Le repos va me remettre tout à fait.

—Alors, bonne nuit !

—Bonsoir, petit père, répondit la jeune fille sans ouvrir sa porte.

Et le garde entra dans sa chambre. Le contentement lui procura un si profond sommeil qu'il n'entendit pas un seul des hennissements du cheval du docteur Perrier qui, attaché à la grille du carrefour, s'impatientait de cette longue station que lui faisait faire son maître.

Le lendemain, Jacques trouva sa fille levée avant lui et déjà occupée aux soins de la maison.

—Tu es encore pâlotte, ma chérie, dit-il.

—Oh ! ça passera, petit père, répondit-elle tranquillement.

—Va, dans quinze jours, nous serons heureux, promit le père qui crut que son enfant vivait dans la crainte des audacieuses entreprises de M. de Gabrinoff.

Et, dans une fébrile impatience, le garde se mit à compter, à mesure qu'elle s'écoulaient, les heures qui le séparaient de la délivrance.

—Plus que cinq jours ! se dit-il un matin en se levant avant le jour pour aller pincer des braconniers, devenus plus effrontés depuis que le bruit de son départ s'était répandu.

Trois heures plus tard, tout le château était bouleversé par une épouvantable nouvelle que venait d'apporter le jeune valet Bridard.

Entré dans la chambre du comte pour son lever, il avait trouvé le lit non défait.

M. de Gabrinoff ne s'était pas couché.

Après avoir demandé à tous les domestiques si le maître avait quitté le château, Bricard, en recevant de tous une réponse négative, s'était mis à la recherche du comte dans le parc.

Et il arrivait, tout blême et effaré, annoncer que, dans un taillis, à cent pas de la maisonnette de Jacques Cardoze, il avait trouvé le cadavre de M. de Gabrinoff.

## XVII.

Prévenu, des premiers, par son fidèle Bourguignon, ce fut le chevalier de Saint-Dutasse qui se chargea d'apprendre à Mme de Gabrinoff le tragique événement qui la faisait veuve.

Il la trouva dans son boudoir, donnant à François sa leçon du matin. Quand nous disons qu'elle lui donnait sa leçon, nous faisons erreur. Les livres et les cahiers étaient bien là, éparpillés sur la table, mais à l'entrée du chevalier, Berthe, les deux lèvres collées sur la blanche cicatrice que l'enfant portait au front, tenait entre ses mains la tête de son frère, qui disait en riant :

—Oh ! comme tu m'embrasses fort ce matin !

Peignoir dénoué, sans jupes de dessous, les cheveux simplement relevés au poigne, la comtesse était dans tout le saut du lit d'une femme qui se savait à l'abri d'indiscrets regards dans ce boudoir où nul ne devait pénétrer dans la matinée. Au coup que le chevalier avait frappé à la porte, elle avait cru répondre à sa femme de chambre. A la vue de M. de Saint-Dutasse, qui se présentait grave et triste, un nuage passa sur son front.

—Petite colère de jolie femme surprise en négligé, se dit le pique-assiette qui avait saisi ce jeu de physiognomie.

Mais tout aussitôt le visage de Berthe se fit joyeux, et ce fut de sa plus riieuse voix qu'elle s'écria :

—Ah ! mon cher chevalier, rien qu'à votre air déconfit je devine ce qui vous amène. Vous avez encore tué un chien... le troisième en onze jours... et vous venez me demander de plaider votre cause auprès de mon mari.

De Saint-Dutasse, interdit par l'insouciance hilarité de celle qu'il allait plonger dans un profond désespoir, secoua la tête.

—Qu'est-ce donc alors ? Car, soit à vous, soit à un autre, il a dû arriver quelque chose. Voici plus d'un quart d'heure que, par ma fenêtre, il me semble voir tout le monde courir affairé. Quand vous êtes entré, je pensais à sonner pour m'informer si cet émoi n'était pas causé par un accident.

—Un accident ?... Hélas ! madame, dites un malheur ! soupira le chevalier.

—Un malheur ? répéta Berthe dont toute la gaieté disparut.

—Un affreux malheur ! appuya de Saint-Dutasse.

—Où ?... quand ?... à qui ?... parlez, parlez donc, monsieur, insista-t-elle avec une anxieuse impatience.

—M. de Gabrinoff... commença l'ex-garde du corps.

—Une chute de cheval, n'est-ce pas ? Il est dangereusement blessé ? interrompit fébrilement Berthe qui, au nom de son mari, s'était élancée vers de Saint-Dutasse.

—M. de Gabrinoff n'est pas blessé... il est mort, articula lentement le chevalier.